

Langue et Identité à Hawaï

Louis-Jacques Dorais

Volume 7, numéro 3, 1983

Vie et mort des langues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006154ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006154ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, L.-J. (1983). Langue et Identité à Hawaï. *Anthropologie et Sociétés*, 7(3), 63–77. <https://doi.org/10.7202/006154ar>

LANGUE ET IDENTITÉ À HAWAÏ



Louis-Jacques Dorais
 Département d'anthropologie
 Université Laval

Le touriste débarquant à Hawaï, surtout s'il séjourne à Honolulu ou Waikiki, ne sera pas trop dépaysé. Les embouteillages, les grands immeubles, la foule affairée et le climat chaud, mais tempéré par la brise marine, évoqueront la Californie méridionale plutôt que les îles du Pacifique. Il lui faudra faire un sérieux effort d'imagination pour réaliser qu'il est en Océanie et non dans une quelconque banlieue balnéaire de Los Angeles ou San Diego. Il remarquera peut-être que la population locale est plus « colorée » que sur le continent¹, mais à part cela, il aura un peu l'impression d'être resté chez lui.

Les agences touristiques feront pourtant tout en leur pouvoir pour l'initier aux particularismes culturels du pays : danses et spectacles polynésiens, visite du *Polynesian Cultural Center*² et participation à un *luau*, banquet collectif sur la plage. Il sera peut-être désillusionné en apprenant (mais s'en rendra-t-il vraiment compte ?) que la plupart des danseuses et danseurs « hawaïens » qu'il admire sont d'origine asiatique, les visiteurs américains et japonais trouvant trop fonceés les Hawaïens autochtones³; ou que « l'indigène » qui, au *Polynesian Cultural Center*, grimpe si adroitement au faite d'un cocotier est en réalité natif de Porto-Rico. S'il pousse un peu son enquête, il se rendra vite compte que les spectacles et banquets qu'on lui jette en pâture ne constituent qu'une vaste fumisterie destinée à caresser, le temps d'un séjour, ses rêves d'exotisme les plus exigeants.

Mais bien installé dans le confort de son hôtel et le farniente de ses vacances, notre touriste ne se posera sans doute jamais de questions sur les conditions réelles d'existence des Hawaïens autochtones. Peu lui importera après

¹ Hawaï est le seul état américain où les « colored people », les gens qui ne sont pas de race blanche, sont en majorité, qu'il s'agisse d'insulaires d'origine japonaise, chinoise, philippine, coréenne, portoricaine ou... hawaïenne. Aucun de ces groupes pris isolément n'atteint cependant la majorité absolue (les Japonais sont actuellement les plus nombreux, formant environ 37% de la population).

² Ce centre, propriété de l'Église mormone, regroupe, au sein d'un vaste zoo humain (l'expression est de Linnekin, 1982), des personnes s'adonnant, dans un décor approprié, aux activités traditionnelles propres à chacune des principales îles de Polynésie.

³ Communication personnelle du Professeur Eric Schwimmer, Université Laval.

tout que ceux-ci ne constituent plus aujourd'hui que 17% de la population de l'état (150,000 Hawaïens sur un total de 896,000 habitants en 1978) et que parmi tous les groupes ethniques des îles, ce soit chez eux qu'on observe le taux de scolarisation le moins élevé, ainsi que le plus haut taux de criminalité⁴.

S'il est un peu curieux, le visiteur pourra cependant se surprendre du fait que malgré un nombre de locuteurs très faible (moins de 10,000 personnes en 1978), la langue hawaïenne soit omniprésente. La toponymie par exemple, qu'il s'agisse des noms de villes, villages, rues ou sites divers, est presque entièrement autochtone. Ce qui peut causer des problèmes au nouvel arrivant, s'il doit demander à un chauffeur de taxi de le conduire sur l'avenue Kalakaua, à Waikiki, entre les rues Kealohilani et Lilioukalani.

De même, le vocabulaire anglais courant (et pas seulement celui des brochures touristiques) est parsemé de termes hawaïens : *kapu* (« interdit »), *lanai* (« balcon ») et, bien sûr, *wahine* (« femme »). Ce qui donne des phrases sibyllines, du genre de celle-ci, affichée dans un autobus : « Your *kokua* is appreciated » (on apprécie votre coopération).

La musique, certaines émissions de radio et même quelques publications mettent l'hawaïen à l'honneur. Que se passe-t-il donc ? Les quelques dix mille locuteurs de cette langue polynésienne sont-ils si puissants, malgré leur pauvreté ? Ou la langue jouerait-elle maintenant à Hawaï un rôle autre que celui de simple instrument de communication ? C'est ce que nous essayerons d'examiner dans les pages qui suivent, en décrivant d'abord la situation sociolinguistique actuelle, puis en tentant de l'interpréter à partir d'une brève analyse historique.

▣ Les Hawaïens et leur langue

En 1978, selon Hawkins (1981), les Hawaïens (nous réserverons désormais ce terme aux seuls autochtones) étaient au nombre d'environ 150,000 personnes, soit, comme nous l'avons vu, environ 17% de la population totale. Ils se subdivisaient, selon des critères raciaux chers aux Américains, en 11,000 Hawaïens « de race pure » et 139,000 « Hawaïens partiels » (*Part Hawaiians*), métissés à divers degrés. Ce qui nous importe ici, c'est que tous ces gens semblaient se définir, ethniquement et culturellement, comme « Hawaïens », plutôt que comme « Haole » (Européens anglophones), « Japonais », « Chinois », « Portugais », etc.

⁴ Selon George S. Kanahale (1982), en 1976, les Hawaïens autochtones (19% de la population totale) constituaient la moitié des effectifs des prisons et écoles de réforme. Leur revenu était le moins élevé de tous les groupes ethniques. Ils formaient 27% des bénéficiaires du bien-être social et moins de 1% de l'ensemble des médecins et avocats d'Hawaï. Leurs enfants avaient le plus haut taux d'absentéisme et d'abandon scolaires. Même s'ils constituaient 30% de la population des écoles primaires et secondaires, ils ne comptaient que pour 5% du total des diplômés de *high school*.

Leur importance relative au sein de la population insulaire était en décroissance. Deux ans auparavant, en 1976 (Kanahele 1982), on comptait 19% d'Hawaïens (« purs » et « mélangés »). Minoritaires depuis 1890 (36% du total en 1896), ils avaient vu leur poids démographique relatif décroître rapidement en l'espace de quarante ans (en 1853, ils formaient encore 97% de la population des îles).

En 1970, toujours selon Hawkins, 17,000 personnes déclaraient l'hawaïen comme langue maternelle, c'est-à-dire comme langue parlée au foyer quand ils étaient petits. Tous ces gens remplissaient au moins l'une des trois conditions suivantes :

- 1- ils avaient plus de soixante ans;
- 2- ils avaient été élevés par leurs grands-parents;
- 3- ils avaient passé leur enfance à Niihau⁵.

En 1977, seules des personnes de plus de soixante ans (ou vivant à Niihau) parlaient hawaïen. L'année suivante (1978), on recensait 9,400 individus parlant plus ou moins la langue, dont 1,400 la parlant couramment⁶, mais seulement 250 disant l'utiliser régulièrement à la maison. Cela signifie donc que si 1% de la population totale de l'archipel (ce qui est déjà très peu) pouvait se débrouiller en hawaïen, seulement 0,15% des insulaires en avaient une connaissance approfondie. Si on rapporte ces chiffres à la population hawaïenne autochtone, cela donne 6,3% de locuteurs occasionnels et 0,93% de locuteurs habituels. Inutile de dire que tous ces gens étaient bilingues et parlaient anglais ou créole (voir plus loin) en plus de leur langue maternelle.

Évidemment, le nombre de locuteurs a diminué de façon dramatique depuis cinquante ans. En 1930, presque tous les Hawaïens « purs » (22,636 personnes) et le tiers des métis (environ 10,000 personnes), donc plus de 60% de l'ensemble des autochtones, utilisaient encore la langue (Reinecke 1969). Qui plus est, à cette époque, 8,3% des locuteurs âgés de plus de dix ans ne parlaient pas anglais. La diminution a donc été très brutale. Elle est due à l'urbanisation et à la pénétration des médias anglophones, plutôt qu'à l'immigration étrangère, car au début des années 30, les Hawaïens ne constituaient déjà plus que 13,8% de la population totale (Lind 1980: 34)⁷.

⁵ Niihau, la plus petite île habitée de l'archipel hawaïen (247 h. en 1977), est la propriété privée d'une grande famille d'éleveurs, les Robinson. Son accès est interdit aux non-résidents. Ses habitants ont donc gardé une bonne partie de leurs anciennes traditions culturelles et linguistiques. En 1977 encore, toute la population autochtone de Niihau parlait hawaïen.

⁶ Selon Hawkins (1981), les estimations quant au nombre de locuteurs déclarant parler couramment l'hawaïen oscillent entre 1,000 et 5,000, cette variation étant attribuable « au fait que les Hawaïens plus âgés expriment des doutes quant à leur propre aptitude à parler cette langue » (56), car ils ont très peu d'occasions d'en faire usage. En 1978, à côté des 9,400 parlants hawaïens, on trouvait 15,500 locuteurs du chinois, 65,000 du japonais et 70,000 du philippino (Hawkins 1981).

⁷ Notons cependant qu'à cette époque, l'hawaïen gardait encore un statut officiel dans 26 cas prévus par la loi (Reinecke 1969).

Malgré cette décadence démographique, l'hawaïen semble être en voie de reconquérir un statut social qu'il avait depuis longtemps perdu. Depuis le début des années 70 en effet, la langue autochtone n'a cessé de gagner en prestige ce qu'elle perdait en locuteurs réels. Suite à la montée des mouvements pour les droits civils aux États Unis (*Black Power, Red Power*), les Hawaïens se mirent, à partir de cette période, à réclamer de façon de plus en plus soutenue le respect de leurs droits territoriaux⁸. Sur le plan linguistique, ils obtenaient, en 1978, la reconnaissance de l'hawaïen comme langue officielle de l'État. À partir de cette date, l'enseignement de la langue autochtone devint obligatoire dans les écoles primaires publiques⁹. On encouragea aussi les études hawaïennes aux niveaux secondaire et universitaire. Il était donc bien fini le temps où l'hawaïen était considéré comme un objet de honte qu'il fallait oublier.

Et pourtant, même si on l'entend de plus en plus en public (radio, manifestations diverses), on est en droit de se demander si cette langue est vraiment en train de redevenir la langue nationale d'Hawaï. En effet, un autre idiome semble s'être imposé en tant que langue spécifique aux îles : le créole.

Cette forme d'anglais, fortement influencée par l'hawaïen, le chinois et le japonais (ces deux dernières étant les langues d'origine des premiers travailleurs immigrants), dans sa prononciation et son vocabulaire, se caractérise par une grammaire plus régulière que celle de l'anglais standard et par un certain nombre de solécismes (Reinecke 1969). Parlé depuis 1890 environ (par la seconde génération d'immigrants), il s'est développé à partir du pidgin des premiers travailleurs de plantations. Selon Reinecke (1969) et Carr (1971), le créole de la fin XIX^e et début XX^e siècles aurait, grâce à la scolarisation, évolué vers une forme d'anglais dialectal plus proche du standard américain de la Côte ouest¹⁰.

À la fin des années soixante, le créole (ou les dialectes en dérivant) était encore la langue usuelle des campagnes et des petites agglomérations. Le

⁸ Par le *Homestead Act* de 1920, le gouvernement d'Hawaï avait redistribué aux personnes possédant au moins 50% de gènes autochtones des terres qu'elles devaient consacrer à l'agriculture. Même si ce furent souvent les terrains les plus secs et les plus incultes qui revinrent ainsi aux Hawaïens, le regroupement d'une partie de la population indigène sur des surfaces restreintes favorisa le renforcement de son identité propre (Gallimore et al. 1974). Les revendications actuelles, telles celles du mouvement ALOHA (*Aboriginal Lands of Hawaiian Ancestry*), demandent le retour aux autochtones des anciennes terres de la couronne hawaïenne, accaparées sans compensation par le gouvernement américain, lors de l'annexion de l'archipel en 1898 (Kanahele 1982).

⁹ Dès le début des années 70, des efforts avaient été faits pour favoriser la transmission de la culture hawaïenne par le biais de l'école. En témoigne par exemple le manuel — en anglais, malgré son titre — de Pukui et al. (1972). En 1978, selon une enquête citée par Hawkins (1981), 21,000 personnes disaient avoir une certaine connaissance de l'hawaïen (parfois acquise à l'école), même si la majorité d'entre elles déclarait ne pas parler la langue.

¹⁰ À titre anecdotique, on peut comparer ces deux courts extraits de textes cités par Reinecke (1969). Le premier est en créole et le second en anglais dialectal : 1) My husband house kau-kau no good — cheap kind and too li-li. Elly time I hau-kau junk kind des keep good kind kau-kau for my mada-inlaw and all da man (p. 204). 2) Us fellas on raddio patrol get all kine work for do but what I don't like da bess ees dese terrific case when Japanee and Portugese car bang bang (p. 216).

village étudié par Gallimore et al. (1974), dans l'île d'Oahu (île portant la capitale, Honolulu), représente à cet égard une situation typique. La connaissance de la langue hawaïenne y est minimale. Les gens âgés sont quelque peu familiers avec elle, alors que les jeunes n'en connaissent presque rien. On chante avec beaucoup de plaisir des chansons en hawaïen, sans en comprendre vraiment les paroles. Le parler principal de la communauté est le créole. Adultes et jeunes comprennent l'anglais standard et en connaissent les règles (pour certains enfants, c'est même la langue maternelle), mais on ne l'utilise que pour communiquer avec l'administration et les établissements commerciaux, ou encore à l'intérieur de l'école. Selon Hawkins (1981), l'avenir du créole sera assuré tant que, comme c'est actuellement le cas, les Américains originaires du continent compteront pour moins de 20% de la population totale d'Hawaï.

☒ Histoire linguistique d'Hawaï

Malgré son originalité et son usage assez répandu, le créole ne semble cependant pas jouir du même prestige que l'hawaïen, en tant que symbole d'identité ethnique. Il y a donc là un paradoxe. Nous sommes en présence de deux langues, également propres à Hawaï, dont l'une, le créole, est parlée par une bonne partie de la population¹¹, indépendamment de ses origines ethniques, alors que l'autre, l'hawaïen, est à toutes fins pratiques une langue morte. Et pourtant, la première de ces langues ne jouit d'aucune reconnaissance, ni officielle, ni même officieuse, alors que l'autre, comme on l'a vu, est presque omniprésente. Un coup d'œil sur l'histoire linguistique de l'archipel pourra sans doute expliquer ce phénomène.

◆ La société pré-contacts

Pour les Européens, l'histoire d'Hawaï commence en 1778, au moment où le navigateur anglais James Cook « découvre » le pays, qu'il baptise Iles Sandwich. Lors du passage de Cook cependant, l'archipel était déjà habité, depuis le X^e siècle de notre ère (Lind 1980: 2), par une population polynésienne originaire, semble-t-il, des Iles Marquises.

À cette époque, Hawaï était divisé en petits royaumes ou chefferies, occupant chacun une île ou une partie d'île. La population, de près de 300.000 personnes (Lind 1980: 20), comprenait deux grandes catégories sociales : les *papa kanaka*, ou « humanité » et les *papa kauwa*, ou « hors-caste » (Kamakau 1964: 8). Ces derniers travaillaient au service des chefs ou des personnages prééminents. Leur condition était héréditaire, mais ils

¹¹ Le créole étant considéré comme une variété d'anglais, le nombre de ses locuteurs n'est pas mesuré par les recensements. Il est donc à peu près impossible d'en faire une estimation juste. Selon Hawkins (1981: 58), une bonne partie des résidents d'Hawaï, et qui y sont nés, parlent le créole, en plus d'une certaine forme d'anglais standard.

pouvaient y échapper en allant s'installer ailleurs ou en épousant un(e) *papa kanaka* (dans ce dernier cas, on oubliait les humbles origines de leurs descendants).

La première catégorie se subdivisait en plusieurs sous-catégories (Kamakau 1964) : *pu'ali kanaka* (« multitude »), *hu* (« populace ») et *maka'ainana* (« peuple »). Ces dernières comprenaient divers groupes de roturiers (*palule*), ainsi que des chefs ou nobles (*papa ali'i*), des « prêtres » (*papa kahuna pule*) et des « prophètes » (*papa kaula*). Ces groupes et sous-catégories étaient en principe héréditaires, mais il était possible à un(e) *pu'ali kanaka*, *hu* ou *palule* de devenir noble ou prêtre, par cooptation (en cas d'effectifs insuffisants dans les groupes supérieurs) ou mariage.

Il semble que nous soyons ici en présence de castes plutôt que de véritables classes sociales. Nobles et prêtres bénéficiaient d'un certain nombre de prestations en nature (dons de nourriture ou autres biens) et en services (travail forcé), mais il n'y avait pas de division sociale stricte du travail, ni d'étanchéité complète des groupes (si nous interprétons correctement les données de Kamakau, rééditées en anglais en 1964, mais d'abord publiées en hawaïen, de 1866 à 1871). Les obligations et devoirs étaient cependant assez rigides, chaque caste ou sous-caste étant soumise à un système compliqué de tabous et de prescriptions, sous le contrôle des nobles et des prêtres. Les peines punissant les manquements et les écarts pouvaient être sévères : combustion lente dans un « four polynésien » ou énucléation des yeux au moyen d'une cuiller sacrée. Toutes les conditions nécessaires à l'apparition de classes sociales étaient donc réunies au moment de l'arrivée de Cook.

La langue parlée par ces gens appartenait à la famille malayo-polynésienne, se rattachant plus directement à son rameau polynésien oriental (qui comprend aussi le maori, le marquisien, le rarotongan et le tahitien). L'hawaïen se distinguait et se distingue encore des autres éléments de ce rameau par un certain nombre de traits phonologiques et grammaticaux spécifiques, dont le remplacement de *t* par *k* (cf. hawaïen *kapu*, polynésien oriental *tapu*, « tabou, défendu » ; Pukui et al. 1975: 272). Comme toutes les autres langues malayo-polynésiennes, l'hawaïen se caractérise par la reduplication de certains morphèmes, ainsi que par un système vocalique et consonantique simple.

◆ Le royaume d'Hawaï

Pour revenir à l'histoire d'Hawaï, notons que l'archipel semblait si éloigné de toute terre connue (il est situé à environ 3,500 kilomètres du continent le plus proche) que l'idée ne vint même pas à Cook d'annexer le pays à la couronne anglaise (Lind 1980: 2). Les navires étrangers (surtout anglais et américains) se mirent cependant à fréquenter, de plus en plus nombreux, ces parages hospitaliers et, à partir de 1786, les îles étaient devenues une étape importante pour les commerçants de fourrures faisant la navette

entre l'Amérique et la Chine. En 1790, quelques Européens s'installaient à Hawaï pour y commercer. Ils apprirent rapidement la langue locale, alors que les quelques Hawaïens engagés sur des navires étrangers se mettaient à la pratique de l'anglais (Reinecke 1969).

L'ouverture du pays au monde extérieur allait cependant avoir des conséquences plus importantes. De 1785 à 1792, le chef d'un des petits royaumes insulaires, avec l'aide morale et sans doute matérielle des Européens, réussit à éliminer, souvent par la violence, les autres titulaires de chefferies et à unifier l'archipel. En 1792, il déménageait sa capitale à Honolulu et devenait roi d'Hawaï sous le nom de Kamehameha I.

Dès ses débuts, la monarchie hawaïenne s'allia de façon très nette aux intérêts étrangers. Cette alliance ne se fit cependant pleinement sentir qu'à partir de 1820. Cette année-là en effet, sept couples mariés, tous missionnaires congrégationalistes de Nouvelle-Angleterre, débarquaient à Honolulu. Leur venue avait été sollicitée et grandement facilitée par les marchands américains (intéressés au commerce du bois de santal) établis dans l'archipel, et les deux groupes se prêtèrent mutuellement assistance (Lind 1980: 4). La famille royale accepta d'emblée de recevoir l'enseignement chrétien et, quelques années plus tard, permit aux roturiers de faire de même (Thrum 1921)¹².

Un certain nombre de marchands américains et anglais épousèrent des filles de la noblesse royale. Les familles qu'ils fondèrent ainsi (Bishop, Dillingham, etc.) contrôlent encore aujourd'hui une bonne partie des intérêts financiers et immobiliers d'Hawaï (Bishop Trust, Dillingham Insurance, etc.). Marchands, nobles et missionnaires protestants, qui participèrent eux aussi au développement commercial des îles (Hormann 1982: 37), établirent donc une nette division de classes, de type capitaliste, et constituèrent une bourgeoisie locale encore active de nos jours (bien que subordonnée au capital international).

En 1825, 300 Américains résidaient déjà à Honolulu. Depuis quelques années, une activité nouvelle commençait à remplacer le commerce du bois de santal. Des navires baleiniers s'arrêtaient, de plus en plus nombreux, dans les îles afin de s'y réapprovisionner. À cette époque, on estime à quelques milliers le nombre de marins étrangers faisant annuellement escale à Hawaï. En 1845, environ 2,000 Hawaïens travaillaient sur des baleiniers, surtout américains et anglais (Reinecke 1969)¹³.

¹² Les Congrégationalistes eurent le monopole des missions jusqu'en 1839, année où le gouvernement royal rendit légales les activités des missionnaires catholiques (arrivés dès 1827). Ceux-ci furent suivis des Mormons en 1848, puis des Anglicans, dix ans plus tard (Hormann 1982: 36).

¹³ Cette participation hawaïenne aux chasses à la baleine dans l'Océan Pacifique explique la présence de mots hawaïens dans le jargon utilisé par les Inuit de l'île Herschel (nord du Yukon), au début du 20^e siècle, pour communiquer avec les baleiniers. Stefansson (1909) donne en effet une liste de 141 mots en jargon, dont 7 termes d'origine hawaïenne (soit 5% de l'ensemble). L'hawaïen a aussi influencé le jargon chinook de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord (Drechsel et Makuakāne 1982).

La population de l'archipel était donc exposée de façon assez soutenue aux coutumes et aux parlers occidentaux, à l'anglais en particulier. Le développement de la colonie étrangère fit que, très rapidement, seuls les missionnaires se donnèrent la peine d'apprendre la langue autochtone. Ils enseignèrent en même temps l'anglais à quelques personnes de famille noble ou métissée, afin de pouvoir former des interprètes.

Le gros de l'enseignement religieux se faisait cependant en hawaïen. Dès leur arrivée, les Congrégationalistes s'étaient attelés à la traduction de la Bible et à l'alphabétisation, en langue autochtone, de la population. En 1826, on comptait déjà 400 professeurs hawaïens. Quatre ans plus tard, le tiers des insulaires (adultes et enfants) allait à l'école. Vers 1850, les analphabètes avaient presque totalement disparu, ce qui faisait d'Hawaï l'un des pays les plus scolarisés du monde (Reinecke 1969). Tout ceci permit le développement d'une littérature écrite, en langue hawaïenne, mais de contenu occidental : textes religieux, journaux, petite histoire, ethnographie. L'essor de cette littérature dura environ un siècle, de 1830 à 1930.

Mais il ne faut pas se faire d'illusions. Malgré les effets positifs de l'alphabétisation, la société, la culture et la langue hawaïenne se voyaient inéluctablement entraînées dans l'orbite étrangère, celle des États-Unis en particulier¹⁴. L'État avait pris la forme d'une monarchie constitutionnelle, de type européen, fortement influencée par des conseillers non hawaïens. Dès 1838, le missionnaire William Richards entra au service du monarque (Lind 1980: 4). Il fut suivi de plusieurs autres. Quarante ans plus tard, le contrôle étranger sur l'appareil d'état était presque total. Dans son almanach pour 1876 (exclusivement rédigé en anglais), Thomas G. Thrum (1876) dresse la liste des titulaires d'emplois officiels. Sur 99 fonctionnaires de tous grades, on ne trouve que treize Hawaïens. Tous les juges par exemple sont anglo-américains. Il en est de même pour trois des quatre ministres. Seuls les gouverneurs d'îles sont majoritairement autochtones (trois sur quatre). Même les deux princesses royales ont des maris américains.

Il n'est donc pas étonnant que l'anglais soit très rapidement devenu la langue dominante de l'administration. Dès le milieu du 19^e siècle, les documents officiels, tous bilingues, devaient être traduits *de* l'anglais vers l'hawaïen (Reinecke 1969).

Le gros de la population continuait cependant à être unilingue. En 1875, en dehors de deux ou trois villes, tout le monde ne parlait qu'hawaïen (Reinecke 1969). Jusqu'à la fin du siècle, seuls les membres de la classe dominante, ainsi que les personnes rattachées de près aux résidents étrangers, par le mariage ou l'emploi (service domestique), connaissaient l'anglais.

¹⁴ Il y eut même quelques tentatives pour annexer politiquement ou économiquement l'archipel : occupation anglaise de quelques mois (1843), négociations (avortées) en vue d'un traité de réciprocité avec les États-Unis (1848) et prise d'Honolulu par les Français (1849).

Les autres utilisaient un pidgin aux règles assez fluctuantes quand ils avaient à communiquer avec les non-Hawaïens¹⁵.

Il y a donc là une situation diglossique bien caractérisée. L'anglais s'impose de plus en plus comme langue de l'administration et du commerce extérieur. C'est un idiome de prestige, source d'avancement social pour ceux qui le connaissent. L'hawaïen par contre se voit confiné dans le quotidien : conversation courante, petite littérature (religieuse, journalistique ou folklorique), enseignement primaire. Son usage écrit sert à véhiculer des concepts étrangers plutôt qu'à développer la pensée autochtone. Des centaines de mots sont empruntés à l'anglais.

Les transformations du système scolaire illustrent bien le passage progressif de l'hawaïen au rang de langue dominée. Avant 1850, on avait ouvert dans l'archipel quelques écoles anglophones privées, mais le gros de l'enseignement se faisait en hawaïen. Vers 1855 cependant, la législature et le roi décidèrent (contre la volonté des missionnaires) que dorénavant, pour promouvoir le « progrès », on devait favoriser la scolarisation en anglais (Reinecke 1969). Des problèmes financiers empêchèrent toutefois l'octroi de subventions permettant l'engagement massif de professeurs anglophones (qu'on devait faire venir de l'étranger), quoique en 1857, les écoles anglaises aient déjà accaparé 21% du budget public consacré à l'éducation, même si elles ne recevaient que 9,7% des élèves.

À partir de 1860, l'importance du système scolaire anglophone se mit à croître lentement, mais sûrement. Le développement des plantations de canne à sucre (l'ananas n'apparaîtra qu'en 1905) injecta dans l'économie locale des sommes d'argent qui furent affectées à l'enseignement en anglais. En vingt ans, de 1872 à 1892, le pourcentage d'écoliers fréquentant l'école hawaïenne diminua de façon dramatique, passant de 75,7% à 5,2%¹⁶.

En 1888, les frais de scolarité étaient abolis dans les écoles anglophones, « pour ne pas défavoriser les immigrants », ce qui contribua directement à la disparition de la scolarisation en hawaïen. En 1895, il ne restait plus que 59 élèves, dans trois écoles, à recevoir l'enseignement dans cette langue. Reinecke note cependant que jusqu'au début du 20^e siècle, l'hawaïen était parfois utilisé, de façon informelle, dans quelques écoles isolées en milieu rural.

¹⁵ C'est en bonne partie à travers ce pidgin que l'anglais standard parlé à Hawaï a emprunté un certain nombre de termes autochtones. Reinecke (1969) estime à environ un millier, dont 250 à 350 d'usage courant, les mots hawaïens passés à l'anglais local.

¹⁶ Nous empruntons à Reinecke (1969: 71) le tableau suivant qui indique, par périodes de quatre ans, le pourcentage d'écoliers fréquentant l'école hawaïenne :

1872	75,7%
1876	68,7%
1880	57,0%
1884	32,6%
1888	15,7%
1892	5,2%

En plus de la défection linguistique, un autre phénomène contribua au rabaissement social de la majorité de la population autochtone : la minorisation démographique. Suite aux épidémies introduites par les Blancs, le nombre d'Hawaïens « purs » et métis passa d'environ 300,000 personnes, à l'arrivée de Cook, à 58,640 (dont 1,640 métis) en 1866 et à 40,586 (dont 6,186 métis) en 1890. Ce n'est qu'à la toute fin du siècle que les effectifs se stabilisèrent, pour remonter ensuite peu à peu (Reinecke 1969).

Mais ce fut surtout l'immigration qui noya les Hawaïens autochtones. À partir de 1878, ils furent remplacés, sur les plantations, par des travailleurs étrangers : chinois d'abord, puis portugais et japonais. En douze ans, de 1878 à 1890, la proportion d'Hawaïens (« purs » et métis) au sein de la population totale passa de 81,9% à 45,1% (Lind 1980: 34). À l'école, ils conservèrent cependant leur suprématie quelque temps encore (71,7% des effectifs scolaires en 1890), car les immigrés étaient surtout des hommes adultes analphabètes. Mais comme on l'a vu, cela n'empêcha pas la mise au rancart de l'enseignement en hawaïen.

◆ L'annexion aux États-Unis

Dès 1850, les commerçants américains établis à Hawaï avaient commencé à encourager l'annexion de l'archipel aux États-Unis, afin de consolider et d'accroître leurs investissements (Lind 1980: 8). Vers 1875, ils contrôlaient presque totalement la cour et l'administration royale. Des traités de réciprocité furent négociés et, contrairement à ce qui s'était passé en 1848 (cf. note 14), ils purent être menés à bon terme. Hawaï faisait donc désormais partie de l'espace économique américain.

Cette inféodation totale à des intérêts étrangers finit par susciter, au sein même de la noblesse collaboratrice, une réaction nativiste. Vers 1890, le roi Kalakaua tenta de dénoncer les traités commerciaux. Il ne réussit qu'à provoquer un coup d'état qui, en 1893, le détrôna et instaura, l'année suivante, une « République d'Hawaï », ouvertement dirigée par la grande bourgeoisie anglo-américaine de l'archipel (Reinecke 1969). En 1898, cette république fantoche demandait et obtenait son admission au sein du commonwealth américain, à titre de territoire fédéral (le statut d'état ne fut accordé à Hawaï qu'en 1959).

À partir de 1894, l'anglais devint évidemment la seule langue administrative des îles. Qui plus est, la disparition de la monarchie entraîna celle de la langue parlée littéraire, les spécialistes de la littérature orale composant exclusivement pour l'aristocratie (Reinecke 1969).

À la fin du siècle, l'hawaïen semblait donc voué à une extinction rapide. Un rapport du ministre de l'Éducation de la République d'Hawaï, en 1896, n'hésitait pas à affirmer :

L'extinction graduelle d'un dialecte polynésien peut être regrettable, pour des raisons sentimentales, mais c'est certainement dans l'intérêt des Hawaïens eux-mêmes.

Reinecke 1969: 50; notre traduction

Cette attitude faisait partie d'un processus global d'aliénation des autochtones, assez semblable à celui qui achevait alors de se dérouler aux États-Unis mêmes. Démographiquement minoritaires (36,2% de la population en 1896, 24,4% en 1900, 20,1% en 1910; Lind 1980: 34), les Hawaïens (« purs » et métissés) se voyaient de plus en plus mis à l'écart de leur territoire d'origine. Les plantations où, comme on l'a vu, travaillaient des immigrants japonais (39,7% de la population totale en 1900), chinois (16,7% en 1900), portugais (11,9%) ou autres, avaient accaparé les meilleures terres¹⁷. Les autochtones devaient se contenter de terrains à peu près incultes, ou venaient s'installer dans les ports de l'archipel, afin d'y occuper des emplois subalternes¹⁸.

Malgré tout, la langue hawaïenne continuait à être parlée. Selon Reinecke (1969), en 1898, seulement 30% de la population autochtone pouvait lire l'anglais. Ceux qui le parlaient étaient encore moins nombreux. Souvenons-nous qu'à cette époque, l'enseignement en hawaïen était déjà chose du passé.

Avec les années cependant, la scolarisation en anglais¹⁹ fit pleinement ressentir ses effets. Vers 1920-1930, l'hawaïen était devenu un parler strictement oral, utilisé à la maison, par une population en diminution constante (environ 32,000 locuteurs en 1930, selon Reinecke). Les mariages inter-ethniques, le développement des médias et les communications rendues plus faciles accélèrent cette tendance à l'assimilation linguistique, à partir, surtout, de la seconde guerre mondiale, qui fit d'Hawaï la tête de pont des efforts militaires alliés dans le Pacifique, donnant ainsi à la population, autochtone ou immigrante, l'occasion de s'intégrer au *mainstream* socio-économique américain²⁰.

¹⁷ Le gouvernement royal d'Hawaï avait déjà amorcé la concession de domaines aux planteurs étrangers; la société traditionnelle ne connaissant pas la propriété foncière privée, la totalité du territoire était réputée appartenir à la couronne, ce qui facilitait les choses. En 1894, ces terres de la couronne furent annexées sans compensation par les autorités républicaines, puis transférées au gouvernement américain en 1898.

¹⁸ Une autre solution était l'émigration vers le continent américain. Selon le recensement fédéral, en 1970, plus de 28,000 résidents des États-Unis continentaux se déclaraient Hawaïens.

¹⁹ Même après l'annexion, le degré de scolarisation (au niveau primaire surtout) des Hawaïens resta très fort. En 1920, le taux d'analphabétisme autochtone n'était que de 3%. Il arrivait en second, après celui des Anglo-Américains (0,8%), mais il se situait très loin en avant de celui des Portugais (18,9%) ou des Japonais (20,8%) établis dans l'archipel (Thrum 1921).

²⁰ Selon Hormann (1982: 38), la période allant de l'abolition de la monarchie au début de la seconde guerre mondiale vit le triomphe des compagnies sucrières, qui, vers 1930, contrôlaient non seulement l'économie, mais aussi la politique, les journaux, le bien-être social et les activités culturelles et scientifiques d'Hawaï. Cette situation, fondée sur l'aliénation et l'expropriation collective de la population autochtone, explique peut-être quand même la survie (suivie d'une évanescence rapide) de la langue hawaïenne jusqu'à la guerre. Mis à l'écart de la vie économique et politique, partiellement parqués dans des réserves par le *Homestead Act* de 1920 (cf. note 8), porteurs d'une culture que plusieurs méprisaient, les Hawaïens vécurent jusqu'aux années 40 dans un isolement social relatif, qui contribua sans doute au maintien de leur langue.

Il semble cependant que pour la majorité des Hawaïens, ce transfert linguistique se fit vers le créole (devenu la langue vernaculaire commune des divers groupes d'immigrants) plutôt que vers l'anglais standard, ce qui contribua à renforcer leur statut défavorisé. Ce n'est qu'avec la prise de conscience ethnique et politique des années 70 que, comme nous l'avons vu au début, les choses allaient commencer à changer.

▣ Essai d'interprétation

La situation diglossique mettant en présence l'anglais et l'hawaïen a donc été remplacée, dans les régions rurales et les couches populaires tout au moins, par une diglossie créole/anglais standard. La langue autochtone cependant, même si elle n'est à peu près plus parlée, reste encore très présente dans l'imaginaire collectif d'une bonne partie des insulaires. On pourrait même affirmer qu'elle joue actuellement, parallèlement à l'anglais standard, mais sur un plan purement idéologique, le rôle de langue dominante.

Comment expliquer cette situation ? Par la fonction d'atout touristique remplie par l'hawaïen ? En partie peut-être, mais l'importance symbolique de la langue et de la culture autochtones semble dépasser de beaucoup le simple utilitarisme commercial. En fait, l'explication diffère quelque peu, selon qu'il s'agit des Hawaïens proprement dits ou des insulaires en général.

Pour les Hawaïens, la réintroduction de la langue à l'école, son emploi à la radio et son utilisation lors de rallyes politiques²¹ renforcent le lien qu'ils n'ont jamais cessé d'avoir, malgré les expropriations successives, avec leur territoire d'origine et leur passé historique. Le renouveau culturel joue le même rôle, quoique la représentation qu'ils se font de la culture de leurs ancêtres reflète souvent l'image qu'en donnent les promoteurs touristiques, plutôt qu'une réelle continuité avec le mode de vie pré-européen (Linnekin 1982).

Pour les résidents d'origine non autochtone par contre, langue et culture hawaïennes semblent nourrir et appuyer leur identité insulaire. L'importance accordée à la toponymie locale, à l'histoire ancienne d'Hawaï et à certaines coutumes traditionnelles²² contribuerait à renforcer la défense des intérêts économiques et sociaux de l'archipel, face au contrôle étranger, principalement américain et japonais. Selon Kanahale, la culture hawaïenne autochtone est le seul élément pouvant fournir une identité commune aux groupes d'origines si diverses vivant à Hawaï :

²¹ Il arrive souvent que des conférenciers hawaïens utilisent la langue autochtone pour s'adresser à leurs auditeurs, même quand aucun d'entre eux ne la comprend (communication personnelle du Prof. S.W. Boggs, University of Hawai'i et Manoa).

²² Les cours de danse hawaïenne par exemple sont très populaires chez les résidents de toutes origines, même chez ceux qui ne sont pas impliqués dans l'industrie touristique.

En d'autres mots, les Hawaïens et leur hawaïanité donnent à Hawaï son identité la plus forte, à laquelle tous les insulaires, qu'ils soient Chinois, Japonais, Philippins, Portugais, Coréens ou Blancs, peuvent se sentir liés de façon significative, à travers la musique hawaïenne, la danse, le canotage, le surf, la nourriture hawaïenne, les mots et les croyances, la terre ou la mer. Dans un sens très réel, l'hawaïanité devrait éventuellement appartenir à toute personne qui considère ou adopte Hawaï comme sa patrie.

Kanahele 1982: 30; notre traduction

Sur le plan linguistique, le créole ne pourrait-il pas jouer le même rôle symbolique que l'hawaïen ? Il ne semble pas. Au sein du rapport diglossique contemporain, sa position de langue dominée rend impensable toute utilisation du créole dans le processus de prise de conscience d'une identité communautaire. Hors d'une véritable transformation révolutionnaire, il a juste-ment pour fonction idéologique de renforcer l'aliénation de ceux qui le parlent. C'est parce qu'il est, à toutes fins pratiques, devenu une langue morte que l'hawaïen a échappé au rapport social qui l'infériorisait, pour accéder à une supériorité symbolique ne menaçant pas la langue dominante.

L'exemple hawaïen nous montre donc qu'après sa mort (son assassinat, devrait-on dire), une langue peut continuer à survivre en tant que symbole idéologique, quand cette existence ectoplasmique sert une prise de conscience nationale ou régionale.

RÉFÉRENCES

- CARR E.
1971 « The English Language in Hawaii » : 411-412 in D. Hymes (éd.), *Pidginization and Creolization of Languages*. Cambridge University Press.
- DRECHSEL E.T. et T.H. Makuakāne
1982 « Hawaiian Loanwords in Two Native American Pidgins », *International Journal of American Linguistics* 48 (4): 460-467.
- GALLIMORE R. et al.
1974 *Culture, Behavior and Education. A Study of Hawaiian-Americans*. Beverly Hills: Sage Publications.
- HAWKINS E.A.
1981 « Hawaï. Les langues parlées à Hawaï » : 55-61 in H. Kloss et G.D. McConnell (éds.), *Composition linguistique des nations du monde, 4, l'Océanie*. Québec: Les Presses de l'Université Laval (CIRB).
- HORMANN B.L.
1982 « The Haoles », *Social Process in Hawaii* 29: 32-44.
- KAMAKAU S.M.
1964 *Ka Po'e Kahiko. The People of Old*. Honolulu: Bishop Museum Press.
- KANAHELE G.S.
1982 « The New Hawaiians », *Social Process in Hawaii* 29: 21-31.

LIND A.W.

1980 *Hawaii's People*. Honolulu: The University Press of Hawaii.

LINNEKIN J.

1982 « Selling Hawaiian Culture », *Cultural Survival Quarterly* 6 (3): 29.

PUKUI M.K. et al.

1972 *Nānā I Ke Kumu (Look to the Source)*, 2 vol. Honolulu: Hui Hānai.

1975 *The Pocket Hawaiian Dictionary*. Honolulu: The University Press of Hawaii.

REINECKE J.E.

1969 *Language and Dialect in Hawaii*. Honolulu: University of Hawaii Press (écrit en 1934).

STEFANSSON V.

1909 « The Eskimo Trade Jargon of Herschel Island », *American Anthropologist* XI, 2: 217-232.

THRUM T.G.

1876 *Hawaiian Almanach and Annual for 1876*. Honolulu: J.H. Black.

1921 *Hawaiian Annual for 1922*. Honolulu: Thos. G. Thrum.